



**OVIDE**

Les  
**Métamorphoses**

traduit du latin, présenté et annoté  
par Danièle Robert

## DU MÊME AUTEUR

(dans la traduction de Danièle Robert)

*LES MÉTAMORPHOSES*, Actes Sud, “Thesaurus”, 2001 ; Babel n° 1573.

*ÉCRITS ÉROTIQUES (AMOURS, SOINS DU VISAGE FÉMININ, L'ART D'AIMER, REMÈDES À L'AMOUR)*, Actes Sud, “Thesaurus”, 2003.

*LETTRES D'AMOUR, LETTRES D'EXIL (HÉROÏDES, TRISTES, LETTRES DU PONT)*, Actes Sud, “Thesaurus”, 2006.

Illustration de couverture : Giovanni Battista Tiepolo, *Apollo et Daphné*  
(détail) © akq-images / Erich Lessing

Écrivain (*Les Chants de l'aube de Lady Day*, *Le Foulard d'Orphée* au Temps qu'il fait), critique et traductrice littéraire, Danièle Robert a traduit pour Actes Sud l'ensemble des œuvres poétiques de Paul Auster, Catulle et Ovide. Elle a reçu le prix Laure-Bataillon classique et le prix Jules-Janin de l'Académie française pour ses traductions d'Ovide ainsi que le prix Nelly-Sachs pour *Rime*, l'œuvre poétique de Guido Cavalcanti (éditions vagabonde). Elle travaille actuellement, toujours pour Actes Sud, à une traduction neuve de *La Divine Comédie* de Dante.

© ACTES SUD, 2001  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-11316-2

OVIDE

# LES MÉTAMORPHOSES

traduit du latin, présenté et annoté  
par Danièle Robert

**BABEL**



*pour Anne et Michel Bresson-Lucas  
et à la mémoire de Pierre Grimal*













## OVIDE AU MIROIR DU VERS

Au tournant du I<sup>er</sup> millénaire est apparu l'un des plus longs poèmes de l'Antiquité, le plus long de la littérature latine : alors que le *De rerum natura* de Lucrèce comporte six livres qui totalisent 7415 vers et l'*Enéide* de Virgile douze livres de 9996 vers, *Les Métamorphoses* d'Ovide comptent 11996 vers répartis en quinze livres. Cette œuvre monumentale, dont l'intention avouée est de dire sur le mode poétique (et non didactique) comment l'univers, à partir du chaos initial et à travers de multiples épreuves, ruptures, transformations et bouleversements, est parvenu à réaliser son unité grâce à la puissance romaine, est l'une des plus complexes et des plus fascinantes qui nous aient été léguées.

On ne sait exactement à quel moment Ovide a entrepris de rédiger les différents chants des *Métamorphoses* mais c'est à la charnière du I<sup>er</sup> siècle, après la publication de *L'Art d'aimer* et des *Remèdes à l'amour*, que diverses copies de l'ouvrage ont commencé de circuler à Rome, renforçant sa renommée qui était déjà très grande. L'épilogue par lequel le poète clôt le livre XV ne laisse aucun doute sur sa certitude d'avoir accompli là son grand œuvre et de pouvoir prétendre à la postérité :

*J'ai désormais achevé une œuvre que ni la colère de Jupiter  
Ni le feu ni le fer ne pourront abolir, ni l'usure du temps.  
Le jour de ma mort, qui n'aura prise que sur mon corps,  
Pourra mettre à son gré un terme à l'incertaine durée de ma vie ;*

*Le meilleur de moi sera transporté, inaltérable,  
Très haut par-delà les étoiles et mon nom ne s'effacera pas.  
Aussi loin que s'étend sur les terres soumises la puissance romaine  
Je serai lu par tous, reconnu à travers les siècles  
Et si les pressentiments des poètes se réalisent, je vivrai.*

Or, quelques années plus tard, en l'an 8 de notre ère, Ovide s'est soudain vu signifier par Auguste un exil implacable et définitif, assorti d'un ostracisme prononcé sur tous ses écrits<sup>1</sup>. Avant de partir pour Tomes, sur les rives du Pont-Euxin – l'actuelle Constantza, au bord de la mer Noire –, laissant à Rome sa famille, ses amis, ses biens, il a, dit-on, brûlé le manuscrit des *Métamorphoses* qu'il jugeait imparfait (peut-être aussi dans un accès de colère ou de désespoir devant ce qu'il ressentait comme une injustice) ; mais il n'a cessé, par la suite, de s'inquiéter au sujet des exemplaires en circulation et d'envoyer de nombreuses corrections à ses amis en les priant de les prendre en charge.

Ce battement entre la conviction de toucher, par la poésie, à l'éternité – *carmen perpetuum* – et une constante insatisfaction face au but à atteindre, entre la maîtrise absolue d'un art entraînant la reconnaissance universelle et le besoin de remettre, jusqu'à la mort, l'ouvrage sur le métier, est constitutif de la personnalité d'Ovide et va à l'encontre de l'image du mondain frivole, superficiel, que certains commentateurs ont voulu donner de lui. Il est le signe, au contraire, d'une exigence qui explique le destin qu'a connu son œuvre : dès après sa mort et en dépit de l'acharnement d'Auguste puis de Tibère à le maintenir à l'écart du corps social (même ses cendres n'ont pas été ramenées à Rome), il est devenu le maître de la poésie latine, un modèle à suivre à l'égal de Virgile, et son poème a fait partie de ceux,

1. Sur le mystère qui entoure cet exil, j'ai apporté quelques éléments de réflexion au sein de "Licence-dissidence", préface à ma traduction et mon édition critique de *L'Art d'aimer*, in Ovide, *Ecrits érotiques*, Arles, Actes Sud, coll. "Thesaurus", 2003, p. 173-177.

nous dit Pierre Grimal, “qui ont assuré la continuité entre la pensée antique et le Moyen Âge<sup>1</sup>”. Son influence n’a cessé de s’exercer depuis et, au III<sup>e</sup> millénaire, comme il le pressentait il est toujours vivant.

\*

L’ouvrage est d’une architecture foisonnante, toute en décrochements et lacis, digressions et enchâssements, faux désordre qui cesse d’apparaître comme tel dès lors que l’on s’y penche comme sur les pièces d’un puzzle ; on voit alors peu à peu se dessiner un texte d’une ordonnance complexe, certes, mais parfaitement réfléchi et cohérent, du récit de la création jusqu’à l’apothéose de Jules César et à la description du monde à venir que Jupiter dévoile à sa fille Vénus, déesse de l’amour – un univers de paix et de justice, instauré et garanti par Auguste, assimilé à Jupiter lui-même. Entre ces deux moments, Ovide écrit une partition ample et soutenue, riche en modulations, variations de tempo, changements de registre, prises de parole multiples ; mais d’un chant à l’autre le lien n’est jamais rompu, la continuité est assurée en dépit des apparences : loin d’être une œuvre écrite sans souci d’unité, une succession d’histoires artificiellement rassemblées au moyen de chevilles habiles (comme on l’a trop rapidement prétendu), le poème est une immense fresque dans laquelle chaque détail, minutieusement calculé, ciselé, concourt à former un ensemble admirable tout en opérant paradoxalement une subtile dislocation de ce même ensemble. (Le mot *détail* est pris ici dans la double acception que lui donne la langue italienne, qui utilise deux termes différents : *particolare* et *dettaglio*, le premier étant défini par Daniel Arasse comme ce qui, en peinture, “fait écart et, loin de se soumettre à l’unité du tout, la disloque pour susciter ce que Baudelaire appelle « une émeute des détails<sup>2</sup> »” ;

1. Pierre Grimal, *La Littérature latine*, Paris, Fayard, 1994, p. 342.

2. Daniel Arasse, *Le Détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture*, Paris, Flammarion, coll. “Idées et recherches”, 1992, p. 149.

le second comme “trace d’un programme d’action<sup>1</sup>” de la part de l’artiste ainsi que de celui qui reçoit l’œuvre – le lecteur, le critique, le traducteur pour ce qui nous concerne, chacun le “dé-taillant” avec les outils qui lui sont propres.) Ainsi, chaque aventure particulière qui se termine par la métamorphose d’un ou plusieurs personnages illustre la loi générale énoncée par Pythagore au livre XV :

*Je vous dis qu’il n’est rien, dans l’univers entier, qui soit stable ;  
Tout fluctue, toute image qui se forme est changeante.*  
(XV, 177-178)

Mais Ovide explore et détaille ces mythes de manière tout à fait personnelle : il ne se sent pas tenu de tout raconter, de suivre servilement la tradition, encore moins d’édifier le lecteur ; il a une idée très précise de ce qu’il veut faire dire à ce poème épique d’un nouveau genre qui a d’autres ambitions, d’autres intentions que celles de ses illustres prédécesseurs. C’est pourquoi il développe tel mythe, passe rapidement sur tel autre, mentionne seulement un troisième qui ne lui semble pas servir son dessein, son propos n’étant ni d’écrire une somme ni de commenter de manière exhaustive ce patrimoine que chacun, à son époque, connaît parfaitement. Cet immense réservoir de légendes comporte de très nombreuses variantes qui se sont développées au fil des générations et des influences culturelles, et continue de s’enrichir. Ce que le poète cherche à en dégager, c’est la puissance poétique, la charge émotionnelle, la beauté profonde que sa sensibilité propre perçoit et que sa langue, son vers, sa musique intérieure, son regard vont exalter. Et c’est aussi beaucoup plus que cela.

\*

Les fresques, les vases ciselés, les sculptures représentant des scènes mythologiques s’offraient, dans l’Antiquité, partout aux regards : nul

1. Daniel Arasse, *op. cit.*, *ibid.*

doute qu'Ovide en ait contemplé beaucoup, et longuement, qu'il en ait été nourri dès l'enfance et surtout lors du voyage qu'il effectua en Grèce et en Sicile à dix-huit ans – comme tout jeune homme de la noblesse le faisait – pour parfaire son éducation. Il a acquis, à fouler le sol même des lieux qui allaient être la toile de fond de son poème, à s'imprégner des œuvres d'art qui l'entouraient tout autant que l'habitaient les grands textes du passé, un regard d'une extrême acuité et un sens exceptionnel du détail juste, percutant, celui qui parle immédiatement à l'imagination du lecteur. De là une abondance de croquis qui donnent immédiatement à voir une forêt, un vallon, une grotte, une crique, et des jeux de sonorités qui donnent à entendre le clapotis de l'eau ou le murmure des arbres ; de là, également, une série de portraits inoubliables : la beauté sans artifices d'Atalante se préparant à combattre le sanglier de Calydon aux côtés de rudes chasseurs ou à entreprendre une course ; celle, rayonnante, d'Apollon s'appêtant à répondre au défi de Pan ; la laideur saisissante de l'Envie ; celle, répugnante, de la Faim ou encore l'image fantastique donnée par le Tmolus, dans laquelle la montagne et sa personnification sont à la fois distinctes et confondues :

*Le vieux juge prit place sur sa montagne en écartant les arbres  
De ses oreilles ; seule sa chevelure bleu sombre était environnée  
De chênes et, au creux de ses tempes, étaient collés des glands.*

(XI, 157-159)

Sens indéniable du détail, donc, mais aussi des vastes vues d'ensemble – naufrages, déluge, incendie, épidémies, tableaux de désolation, mouvements de foules – et des scènes d'action : courses, poursuites, combats d'une rare violence, meurtres d'une cruauté parfois grand-guignolesque, actes de barbarie d'un réalisme quasi cynique dont Flaubert se souviendra sans doute lorsqu'il écrira *Salammbô*. Sens aigu, aussi et avant tout, du tempo dans le traitement du geste, du mouvement dramatique, de la durée d'un événement, notamment de la métamorphose : certaines se réalisent en

un clin d'œil – un vers suffit à les dire –, d'autres se déroulent lentement sous nos yeux et nous en éprouvons physiquement la progression : pétrification de Niobé ou d'Anaxarété, liquéfaction d'Aréthuse, rétrécissement du corps d'Arachné. Ovide possède à la fois le génie des raccourcis saisissants et celui des développements en volutes ; il a le goût des accélérations subites, des ellipses suivies de longues plages où la narration suit les méandres d'un imaginaire fertile et constamment en éveil. Il aime les répétitions, les reprises en écho, cellules rythmiques fondatrices du sens, telle cette exclamation proferée par Byblis, amoureuse de son frère Caunus :

*Quam bene, Caune, tuo poteram nurus esse parenti !*  
*Quam bene, Caune, meo poteris gener esse parenti !*  
 (IX, 488-489)

“Ces deux vers, on le voit, écrit Rosalba Galvagno, présentent un parallélisme parfait qui traduit le désir d'une réciprocité accessible seulement par le rêve, ou par le chant poétique qui en dévoile l'impossibilité au moment même où il s'énonce<sup>1</sup>.”

Il aime aussi les énumérations dont le mérite principal est de personnaliser un groupe – les chiens de Phaéton, les guerriers du combat de Phinée contre Persée, les Lapithes et les Centaures – par le pouvoir des sonorités contenues dans les patronymes qu'il décline tantôt à la latine, tantôt à la grecque ; de même, il joue volontiers de l'*iteratio* – variation d'une même pensée sur deux ou trois modes différents –, de la périphrase qui lui permet de désigner un personnage, dieu ou mortel, par sa filiation, ses attributs, ses divers surnoms ou ses qualités (enchevêtrement de données où se perd un

1. Rosalba Galvagno, *Le Sacrifice du corps. Frayages du fantasme dans “Les Métamorphoses” d'Ovide*, Paris, Panormitis, 1995, p. 66. Voici la traduction que j'ai donnée de ces deux vers : “Quel bonheur, Caunus, de pouvoir être la bru de ton père ! / Quel bonheur, Caunus, que tu puisses être le gendre du mien !”



peu le lecteur contemporain mais que l'on n'avait, à son époque, aucun mal à débrouiller), de l'emploi d'archaïsmes, de formules raffinées ou, au contraire, de tours populaires qui font osciller le poème entre noblesse et simplicité, élégance et familiarité. Si bien que ses fréquents emprunts aux grands textes littéraires qui l'ont bercé : Homère, les tragiques, les poètes alexandrins, Lucrèce, Virgile, ne sont jamais de plates imitations mais soit des citations, exactes ou détournées, soit – et cela vaut surtout pour Virgile – de malicieux pastiches : l'exemple le plus probant en est la déclaration d'amour de Polyphème à Galatée au livre XIII, qui parodie la *VII<sup>e</sup> Bucolique*. Dans tous les cas, il y a, de la part du poète, re-création.

Enfin, par un passage constant du passé au présent – ou l'inverse – qui surprend et dérouté par moments, il mêle narration et mise en situation, multiplie les éclairages, projette le lecteur du temps du récit dans celui de l'action ; de même, lorsqu'il passe de la troisième personne à la deuxième (tout comme le premier ce procédé était, il est vrai, fréquent dans la poésie latine), apostrophant un personnage, intervenant dans le malheur qui le frappe, s'apitoyant sur son sort, critiquant ses actes, le louant ou le maudissant, il se met lui-même en scène et pénètre au cœur du drame ou de la comédie qui se joue. L'apostrophe s'adresse également, et à maintes reprises, au lecteur, pris à témoin ou en aparté, prié de réagir ou de partager les sentiments de l'auteur ; ainsi, nombreuses sont les incises par lesquelles Ovide manifeste son étonnement ou son incrédulité devant l'événement extraordinaire qu'il raconte (“Stupeur !”, “Est-ce plausible ?”) et, de manière plus ironique, se retranche faussement derrière la tradition ou l'opinion la plus répandue pour garantir leur véracité ; le lecteur à qui il adresse un clin d'œil complice se sent partie prenante du discours et, dans le même temps, adopte le détachement de l'auteur. Le texte fourmille de petites remarques, apparemment anodines, qui montrent la distance que prend le poète par rapport aux croyances et aux idées reçues de son temps, et tout particulièrement dans le domaine de la religion ; les contempteurs des dieux : Penthée, Erysichthon, les filles de Minyas,

Hercule (qui s'écrie : "Et il y a des gens pour croire encore aux dieux ?") ne font peut-être que traduire, dans leurs propos, l'incrédulité d'Ovide lui-même. Cette indépendance d'esprit n'a sans doute pas échappé à Auguste – si inquiet des difficultés qu'il rencontrait dans sa volonté de restaurer l'ordre moral, social et religieux –, comme ne lui a pas échappé la manière habile par laquelle celui qui illustrait sa grandeur minait son discours à tout moment. Et les éloges flagorneurs qui s'étalent avec outrage au livre XV ne peuvent être, après une lecture de l'ensemble du poème, pris au premier degré. Par exemple :

*Voyons, est-il plus beau d'avoir dompté les Bretons sur les mers,  
D'avoir poussé ses vaisseaux victorieux jusqu'au fleuve  
Aux sept embouchures, le Nil fertile en papyrus, d'avoir ajouté  
Au peuple de Quirinus les Numides rebelles, Juba du Cinyps,  
Le Pont si fier du nom de ses Mithridates, d'avoir mérité  
De si nombreux triomphes et d'en avoir célébré quelques-uns,  
Que d'avoir engendré un tel homme ? En faisant de lui le maître  
du monde,  
Dieux du ciel, vous avez fait au genre humain une immense faveur.  
Donc, pour que celui-ci ne fût pas né d'une semence mortelle,  
Il fallait que celui-là devînt dieu.*

(XV, 752-761)

Quand on sait que Jules César, dont il est ici question, n'a nullement engendré Auguste (puisque celui-ci était le petit-fils de sa sœur Julia<sup>1</sup>), et que personne à Rome ne l'ignorait, l'insistance sur le lien de parenté direct entre l'un et l'autre pour accréditer la

1. Julia épousa Atius Balbus, dont elle eut une fille, Atia, qui fut la mère d'Octave-Auguste. César, quant à lui, avait eu de sa première épouse, Cornélia, une fille également prénommée Julia qui avait épousé le grand Pompée et mis au monde un fils – mais celui-ci ne survécut pas à la mort précoce de sa mère. César, n'ayant pas de descendance directe, adopta Auguste.

grandeur d'Auguste ne peut manquer d'apparaître comme suprêmement ironique – et l'on se dit que l'empereur n'aura certainement pas apprécié la plaisanterie.

\*

Vous voulez de l'épopée, dit le poète à ses contemporains, je peux vous en donner mais je vous apprendrai que je ne suis pas un clone de Virgile ; vous voulez vibrer de plaisir, frémir d'horreur, être transportés d'admiration : je sais comment vous procurer tout cela en vous racontant des histoires extraordinaires, mais je vous indiquerai aussi la distance, l'humour, l'ironie, le détachement ; vous voulez vous installer dans le confort d'une tradition rassurante parce que immuable, je vous apprendrai que tout change, fluctue, se renverse et se renouvelle, que tout est remise en question ; vous voulez des modèles de force, de puissance, d'invincibilité, des images *positives*, je vous montrerai la faiblesse, la défaite, le désarroi, la révolte ; vous voulez de vastes panoramas que le regard embrasse, j'attirerai votre attention sur le tout petit élément qui bouleverse l'ensemble et crée un autre ordre, une autre vérité.

C'est dans ce décalage que le poète manifeste son invention, sa présence dans le poème, par là qu'il y est actif ; il s'approprie un matériau maintes fois utilisé – les mythes grecs et latins – à partir duquel il *fait* un texte, s'inscrit en lui en tant que sujet, lui imprime son mode de signifier, son rythme, et développe, ce faisant, une véritable pensée poétique. Ce pouvoir de transformation est si fécond qu'il offre aux siècles à venir la possibilité de donner du poème les lectures les plus diverses, les commentaires les plus contradictoires – ce dont la postérité d'Ovide ne s'est pas privée – et de nombreuses traductions.

Alors, si la question : pourquoi retraduire *Les Métamorphoses* ne se pose pas (leur "puissance d'ébranlement et d'interpellation" en étant la justification nécessaire et suffisante, et si l'on pense avec Antoine Berman que "la traduction fait pivoter l'œuvre, révèle d'elle

un autre *versant*<sup>1</sup>”), en revanche, celle qui se pose de façon aiguë est : comment les retraduire ? Selon quelle poétique ? Comment trouver une *concordance* entre un poème latin écrit voici deux mille ans et un texte français du XXI<sup>e</sup> siècle, en tenant compte à la fois de la parenté et des dissemblances des deux langues, de leurs systèmes prosodiques respectifs, de leur mouvement propre ?

On sait que l’hexamètre dactylique est le vers noble par excellence, celui de l’épopée. C’est un vers ample, majestueux, fondé sur une alternance de syllabes longues et brèves en rapport avec l’accentuation de la langue latine – différente, sur ce point, de la langue française – et qui, suivant la répartition des six pieds qui le composent (spondées : – –, ou dactyles : – ∪ ∪), peut avoir entre treize et dix-sept syllabes. A cela s’ajoute que le dernier pied peut être soit un spondée soit un trochée : – ∪, que le vers latin ignore la rime et possède une césure mouvante ainsi que des coupes secondaires qui ne coïncident jamais avec la fin d’un pied et fluctuent en fonction de la place des accents. Cette métrique et le système prosodique qui en découle sont, on le voit, très éloignés de l’organisation du vers français traditionnel et ni le décasyllabe rimé adopté par certains traducteurs au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> ni l’alexandrin<sup>3</sup> (classique ou romantique, avec ou sans rime) ne sont structurellement en adéquation avec le

1. Antoine Berman, *L’Épreuve de l’étranger. Culture et tradition dans l’Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, coll. “Les Essais”, 1984, p. 20.

2. François Habert, *Les Quinze Livres de la Métamorphose d’Ovide interprétez en rime françoise selon la phrase latine et par luy presentez au Roy Henry III*, Paris, Marnet et Cavellat, 1557. Clément Marot et Barthélemy Aneau ont également publié en 1556, chez Guillaume Rouillé à Lyon, une traduction partielle des *Métamorphoses* en décasyllabes sous le titre : *Les Trois Premiers Livres de la Métamorphose d’Ovide* (les deux premiers sont traduits par Clément Marot, le troisième par Barthélemy Aneau). On pourra consulter avec profit la remarquable édition critique de cette traduction qu’a publiée en 1997 à Paris, chez Honoré Champion, Jean-Claude Moisan avec la collaboration de Marie-Claude Malenfant (coll. “Textes de la Renaissance”, n° 14).

3. Thomas Corneille a traduit ainsi les cinq premiers livres, publiés en 1658.

*phrasé* du vers latin ; utilisés de manière systématique, ils seraient encore moins recevables aujourd'hui après les apports essentiels, au plan de la théorie et de la pratique, de novateurs tels que Rimbaud, Mallarmé, Reverdy, André du Bouchet, Claude Royet-Journoud ou encore Roger Giroux ou Jacques Roubaud. La prose ne l'est pas davantage, lorsqu'elle se contente de restituer le contenu des fables qui composent l'ouvrage sans tenir compte du *corps* du texte, du mouvement de la parole et, au nom d'une prétendue fidélité au sens, l'appauvrit au contraire et le dénature en n'offrant au lecteur qu'une traduction utilitaire, décharnée. Le poème en prose pourrait en revanche répondre aux exigences d'un texte dans lequel le récit est inséparable de la rythmique qui le fonde en tant que poème, mais je n'ai pas, pour ma part, trouvé dans cette forme un *phrasé* qui soit en harmonie avec celui du vers ovidien ; j'ai préféré, pour respecter le caractère à la fois narratif et lyrique du poème, la force de son énonciation, pour être au plus près de sa *littérarité*<sup>1</sup>, prendre le parti du vers, mais d'un vers contemporain tel que défini par Henri Meschonnic : "Le vers français n'est plus à considérer comme fait d'un nombre, fixe ou non, de syllabes suivi d'une rime. Le nombre syllabique est un contenant, nécessaire (dans la tradition) mais non suffisant – bien que ce numérisme ait pu être assez imposé pour paraître essentiel, et Claudel écrit : « Le vers est une ligne qui s'arrête, non parce qu'elle est arrivée à une frontière matérielle et que l'espace lui manque, mais parce que son chiffre intérieur est accompli et que sa vertu est consommée<sup>2</sup>. »"

1. *Phrasé, littérarité* sont ici pris dans l'acception que leur donne Henri Meschonnic dans *Pour la poétique*, Paris, Gallimard, coll. "Le Chemin", 1970 : "*Phrasé* : déroulement du texte comme rythme et prosodie, en tant qu'ils sont forme-sens, par-delà l'unité de la phrase ; *littérarité* : spécificité de l'œuvre comme texte ; ce qui le définit comme espace littéraire orienté, c'est-à-dire une configuration d'éléments réglée par les lois d'un système."

2. Henri Meschonnic, *op. cit.*, p. 70. La citation de Claudel est extraite de "La philosophie du livre" [1925], in *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard, coll. "Idées", n° 29, 1963, p. 119.

Un tel vers n'est pas, ne cherche pas à être totalement affranchi de la tradition et peut, ici ou là, s'entendre comme rémanence culturelle ; il n'y a pas à se l'interdire à partir du moment où le système général du discours est respecté, où le texte original n'est pas lui-même enfermé de manière rigide dans une métrique qui lui est étrangère. Ce qui m'a paru essentiel, dans cette entreprise, c'est de faire passer le souffle poétique, de ne pas casser la magie des mots dans leur agencement, et d'avoir toujours à l'esprit cette règle fondamentale : "La musique du langage est une chose vraiment trop délicate et complexe pour qu'elle se contente d'un procédé aussi rudimentaire et barbare que simplement compter<sup>1</sup>."

A partir de là, j'ai tenté de produire un texte qui ne soit ni un calque, ni une paraphrase de l'original mais un poème qui entre en résonance avec lui et puisse donner à entendre, *hic et nunc*, un écho de cette œuvre immense – l'acte de transformation qu'est la traduction étant, fondamentalement, un acte d'écriture.

DANIÈLE ROBERT

1. Paul Claudel, "Réflexions et propositions sur le vers français" [1925], in *Réflexions sur la poésie*, *op. cit.*, p. 68.

## NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Parmi les très nombreux manuscrits des *Métamorphoses* dont le plus ancien est le fragment de Berne (IX<sup>e</sup> siècle) et qui proviennent de sources très diverses, les copistes ayant très tôt “comparé les textes entre eux et mélangé les leçons des différentes familles”, ainsi que l’explique Paul Lejay dans sa précieuse édition critique<sup>1</sup>, on ne retiendra que les principaux, à partir desquels se sont établies les éditions modernes :

– le *Codex Marcianus florentinus* 225 (M), qui date du XI<sup>e</sup> siècle et se trouve à la bibliothèque Laurentienne de Florence après avoir fait partie de la bibliothèque des dominicains du couvent de San Marco. Dans ce manuscrit, qui a vraisemblablement été corrigé par au moins trois mains différentes, le livre XIV s’arrête au vers 830 et le livre XV est entièrement manquant ;

– le *Codex Neapolitanus* (N) qui date de la même époque et se trouve à la bibliothèque de Naples. Il est également amputé du livre XV mais le livre XIV comporte huit vers de plus que dans le Marcianus 225 ;

– le *Codex Marcianus florentinus* 223 (F), qui se trouve à la bibliothèque Laurentienne. Deux copistes y ont travaillé : le premier au XII<sup>e</sup> siècle, le second au XIV<sup>e</sup> siècle. Il contient la totalité du livre XIV, le livre XV et les *Tristes*.

1. Paul Lejay, *Métamorphoses* (morceaux choisis), Paris, Armand Colin, 1921 (*editio princeps* : 1894).

J'ai, quant à moi, travaillé à partir des leçons suivantes :

– l'édition française de Georges Lafaye : texte latin et traduction en prose, parue aux éditions Les Belles-Lettres ("collection des universités de France / Guillaume Budé"), qui a connu jusqu'à nos jours de nombreuses rééditions (*editio princeps* : 1925). Jean-Pierre Néraudeau en a repris la traduction (en la remaniant, de son propre aveu, très légèrement) dans l'édition qu'il a publiée chez Gallimard (collection "Folio classique") en 1992 ;

– l'édition française de Paul Lejay, précédemment citée : texte latin seul (morceaux choisis), avec une introduction et un appareil critique très important du point de vue linguistique, métrique et prosodique ;

– l'édition parue en 1966 chez Garnier Frères puis reprise par Flammarion dans la collection "GF", qui présente le texte français seulement (traduction en prose de Joseph Chamonard) et offre en notes une abondance d'informations historiques, géographiques, mythologiques ;

– l'édition italienne de Piero Bernardini Marzolla, texte latin et traduction en prose, parue à Turin (Giulio Einaudi Editore, 1979 et 1994). Cette édition suit, pour l'essentiel, la leçon de Georges Lafaye mais l'auteur n'hésite pas à s'en écarter par endroits pour adopter, selon le cas, celles de Merkel, Ehwald, Magnus ou proposer ses propres suggestions, souvent fort pertinentes ;

– l'édition italienne d'Ermolao Federigo, texte latin et très belle traduction en vers, publiée à Venise par Giuseppe Antonelli en 1844.

A partir d'une lecture croisée de ces éditions, j'ai moi-même adopté, pour l'essentiel, la leçon communément admise – qui s'appuie, quant à elle, sur le Marcianus 225 et dont une reproduction photographique avait été mise à la disposition de Georges Lafaye – mais, dans les cas grammaticalement litigieux ou clairement discutables du point de vue du sens, j'ai suivi les corrections proposées par les autres éditions.

Pour ce qui concerne l'établissement du répertoire qui figure à la fin du volume et recense tous les personnages apparaissant dans l'ouvrage en indiquant leur filiation et en apportant des informations



complémentaires sur les légendes à partir desquelles Ovide a bâti son ouvrage, je dois beaucoup au *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* de Pierre Grimal, publié pour la première fois en 1951 aux Presses universitaires de France, ainsi qu'au livre de Robert Graves, *Les Mythes grecs*, publié chez Fayard en 1967<sup>1</sup>.

Ovide utilise tantôt le nom latin tantôt le nom grec des personnages qu'il met en scène ; j'ai respecté ces choix dans la traduction et pris soin de mentionner également, dans le répertoire, les noms latins et grecs des dieux, déesses, héros et mortels. Lorsqu'ils sont, dans le texte, nommés par leurs divers surnoms, c'est en note que figure l'explication.

Quant au choix de l'orthographe des noms en français, il a été guidé soit par l'usage (Europe étant plus communément employé qu'Europé), soit par l'euphonie (Alcyoné plutôt qu'Alcyone).

1. Dans une traduction de Mounir Hafez. L'ouvrage a été originellement publié à Londres en 1958.

*N. B.* – Les notes de la traductrice sont réunies en fin de volume p. 435 *sq.*



# LES MÉTAMORPHOSES



## LIVRE PREMIER

Mon intention est de parler de formes métamorphosées  
En corps nouveaux ; dieux, qui avez pris part à ces transformations,  
Inspirez mon entreprise et accompagnez ce poème  
Qui, des origines du monde jusqu'à nos jours, est éternel.

### *La création*

Avant la mer, les continents et le ciel qui s'étend sur toutes choses,  
Unique, dans l'univers entier, était l'aspect de la nature  
Que l'on a appelé chaos : matière brute, sans ordonnance,  
Rien d'autre que masse inerte, amalgame  
D'éléments disparates sans grand rapport entre eux.  
Aucun Titan ne dispensait encore au monde sa lumière,  
Le croissant de Phœbé ne renouvelait point ses cornes,  
La terre ne se tenait pas, dans l'air qui l'enveloppe, en équilibre  
Par l'égal répartition de son poids, Amphitrite  
N'avait pas encore étiré ses bras le long des rivages,  
Et comme terre, mer et air se confondaient,  
Le sol était mouvant, les eaux impraticables,  
L'air privé de lumière ; rien ne demeurerait dans sa forme première,  
Les éléments s'opposaient entre eux car, au sein d'une matière unique,  
Le froid et le chaud, l'humide et le sec, le mou et le dur,  
Le pesant et le léger se faisaient la guerre.  
Un dieu et la nature en progrès<sup>1</sup> mirent fin à ce conflit

En séparant du ciel l'ensemble des terres, de celles-ci les eaux,  
Et en dissociant de l'atmosphère dense un air subtil.  
Après avoir dégagé les éléments, les avoir tirés de cette masse confuse  
Et leur avoir assigné une place, ce dieu les mit en harmonie.  
L'essence ignée et volatile de la voûte céleste s'élança  
Vers les hauteurs de l'Empyrée et en fit son royaume ;  
L'atmosphère en est toute proche par sa légèreté.  
Plus dense, la terre attira vers elle les éléments compacts  
Et subit un tassement ; les eaux envahirent l'espace restant  
Tout autour, et le monde solide fut contenu par elles.  
Ayant de la sorte organisé le chaos en le divisant et le ramenant  
A des parties distinctes, ce dieu (peu importe son nom)  
Commença par recomposer la terre, afin qu'elle ne présentât pas  
La moindre inégalité, sous forme de disque énorme ;  
Puis il dispersa les flots, ordonna aux vents impétueux  
De s'enfler et d'envahir tout autour les rivages terrestres.  
Il y ajouta les sources, les immenses étendues d'eau, les lacs  
Et borda de rives protectrices le cours des fleuves  
Qui, suivant les régions, tantôt sont absorbés par la terre  
Tantôt parviennent à la mer et, ayant recouvré la liberté  
Dans un plan d'eau plus vaste, frappent les rivages au lieu des rives.  
Et il ordonna aux plaines de s'étendre, aux vallées de se creuser,  
Aux forêts de se couvrir de feuilles, aux monts rocheux de s'élever.  
De même que le ciel est découpé en zones, deux à droite  
Deux à gauche, avec une cinquième plus chaude,  
De même la masse qu'il enveloppe subit la même division,  
Œuvre du dieu, et la terre contient autant de régions.  
Une extrême chaleur rend celle du milieu inhabitable ;  
Deux autres sont sous une couche de neige ; entre ces extrêmes,  
Il a placé deux zones tempérées où le froid et le chaud s'équilibrent.  
Au-dessus d'elles s'étend l'atmosphère, plus légère  
Que la terre et l'eau et, également, plus lourde que le feu.  
C'est là que les brumes, là que les nuages reçurent l'ordre  
De séjourner, ainsi que les tonnerres qui impressionnent l'esprit

Humain et les vents qui déclenchent les éclairs et la foudre.  
A ces derniers l'artisan du monde ne donna pas un empire absolu  
Sur les airs ; on a peine, aujourd'hui encore, à les empêcher –  
Bien que chaque vent exerce son pouvoir sur un espace différent –  
De mettre en pièces l'univers : si grande est la discorde entre ces frères !  
L'Eurus se replia vers l'Aurore, les royaumes de Nabathée,  
De Perse et les sommets exposés aux rayons du matin ;  
Vesper et les rivages qui se réchauffent au soleil couchant  
Sont tout près du Zéphyr ; le terrifiant Borée  
Envahit la Scythie et le Septentrion ; la région opposée  
Fut rendue humide par d'incessants nuages et les pluies de l'Auster.  
Au-dessus de tout cela fut placé un Ether limpide, échappant  
A la pesanteur et dénué de toute impureté terrestre.  
A peine le dieu avait-il séparé et fixé les limites de toutes choses  
Que les étoiles, restées longtemps cachées, étouffées  
Par une telle masse, se mirent à scintiller dans le ciel.  
Et, afin qu'aucune région ne soit privée d'êtres vivants,  
Des astres et des formes divines peuplèrent la voûte céleste,  
Les eaux laissèrent les poissons brillants les habiter,  
La terre accueillit les bêtes sauvages, l'air ondoyant les oiseaux.  
Il manquait encore un être plus achevé, doué d'une intelligence  
Plus pénétrante, capable de dominer tous les autres.  
L'être humain naquit, soit que le créateur, l'auteur  
D'un meilleur monde, l'eût façonné à partir d'une semence divine,  
Soit que la terre jeune, récemment séparée des hauteurs de l'éther,  
Eût conservé des semences du ciel son parent  
Ou que le fils de Japet<sup>2</sup> l'eût modelée, en la mêlant à l'eau de pluie,  
A l'image des dieux qui règlent toutes choses :  
Tandis que l'ensemble des animaux est courbé et regarde  
La terre, il a accordé à l'homme la station debout, lui permettant  
De contempler le ciel et de lever la tête vers les étoiles.  
Ainsi la terre, qui auparavant était brute et informe,  
Se transforma et se couvrit d'êtres humains nouveaux.

*Les quatre âges*

Tout d'abord se développa l'âge d'or où l'on pratiquait sans besoin  
 de répression,  
 Sans lois, spontanément, la loyauté et la droiture.  
 Puniton, crainte n'existaient pas ; point de menaces à lire,  
 Gravées dans le bronze ; point de foule suppliante, tremblante  
 Devant ses juges ; nul besoin de défenseur pour être en sécurité.  
 On n'abattait pas encore les pins, dans leurs montagnes,  
 Pour les faire descendre vers l'eau, leur montrer des terres étrangères,  
 Et les mortels ne connaissaient point d'autres rivages que les leurs.  
 Les villes n'étaient pas encore entourées de fossés abrupts,  
 Il n'y avait ni trompes ni cors, de cuivre droit ou recourbé,  
 Ni casques ni épées ; n'ayant nul besoin d'armées, les populations  
 Vivaient tranquilles, dans la douceur et les loisirs.  
 La terre aussi, exempte d'impôts, donnait tout d'elle-même  
 Sans avoir été travaillée par la bêche, maltraitée par le soc.  
 On se contentait d'une nourriture dispensée sans effort,  
 On cueillait des arbrouses et des fraises des bois,  
 Des cornouilles, des mûres accrochées aux buissons épineux  
 Et les glands qui tombaient du majestueux arbre de Jupiter.  
 Le printemps était éternel et, de leur souffle tiède,  
 Les doux zéphyrus caressaient les fleurs écloses sans semis.  
 Puis la terre, bien que non labourée, se couvrait à nouveau de moissons  
 Et les champs, sans aucun entretien, blondissaient d'épis lourds ;  
 C'était l'âge où coulaient à flots le lait et le nectar  
 Et où le miel doré tombait goutte à goutte de l'yeuse verdoyante<sup>3</sup>.  
 Après que Jupiter, ayant jeté Saturne dans les ténèbres du Tartare,  
 Eut pris possession du monde, vint l'âge d'argent,  
 Moins heureux que l'âge d'or mais meilleur que le bronze jaunâtre.  
 Jupiter réduisit la durée du printemps de jadis  
 Et divisa chaque année en quatre saisons : des hivers, des étés,  
 Des automnes capricieux et de courts printemps.  
 C'est l'époque où l'air, desséché par une chaleur torride,



S'embrasa et où de la glace se forma, figée par le vent.  
C'est l'époque où l'on s'abrita dans des maisons, qui n'étaient autres  
Que grottes, épais branchages, entrelacs de rameaux et d'écorces.  
C'est l'époque où l'on enfouit les graines de Cérès dans de longs sillons  
Et où les jeunes taureaux gémissent sous le poids du joug.  
Puis l'âge de bronze, le troisième, lui succéda :  
Celui d'êtres plus violents et plus prompts à se battre âprement,  
Sans être pour autant criminels. Le dernier âge est dur comme le fer ;  
En ces temps d'un métal plutôt vil, l'impiété fut présente  
Sous toutes ses formes : disparus le sens moral, la vérité, la loyauté ;  
S'installèrent à leur place la perfidie, la ruse, la trahison,  
La violence et l'infâme appétit des richesses.  
Les navigateurs, sans bien connaître encore les vents,  
Prirent la mer, et le bois des carènes, après s'être longtemps dressé  
Sur les hauteurs des monts, plongea dans des flots inconnus ;  
Le sol, auparavant commun à tous comme l'air et la lumière du jour,  
Fut soigneusement délimité par des arpenteurs circonspects.  
On n'attendait plus seulement de la terre opulente  
Les produits nécessaires à l'alimentation, on alla tout au fond  
Extraire les trésors qui y étaient enfouis – tout près des ombres  
Du Styx – et qui ont donné naissance à nos maux.  
On mit au jour le fer néfaste et, encore plus néfaste, l'or ;  
Et c'est là qu'apparaît la guerre, qui combat avec l'un et l'autre  
Et dont la main sanglante agite et fait claquer ses armes.  
On vit de rapines ; l'hôte n'est plus en sécurité chez son hôte,  
Le beau-père chez son gendre ; l'entente est rare, même entre frères.  
Le mari guette la mort de sa femme, la femme celle de son mari ;  
Les belles-mères redoutables concoctent des poisons à faire blêmir ;  
Le fils s'enquiert avant l'heure de l'espérance de vie de son père.  
La piété gît vaincue et la vierge Astrée est la dernière des hôtes célestes  
A abandonner la terre ruisselante de meurtres.  
Les hauteurs de l'Ether n'allaient pas être plus sûres que la terre :  
Les Géants, dit-on, cherchèrent à atteindre le royaume des cieux,  
Entassant des montagnes que jusqu'aux astres ils élevèrent.

Alors le père tout-puissant, pour détruire l'Olympe, lança  
 Sa foudre et ébranla le Pélion tout proche de l'Ossa.  
 On dit aussi que leurs corps effrayants gisaient, écrasés par la masse,  
 Et que la Terre, couverte du sang de ses enfants, en fut  
 Tout imprégnée ; elle donna vie à ce sang encore chaud  
 Et, pour ne pas voir disparaître toute trace de ses descendants,  
 Elle en fit des êtres humains. Mais ce fut une race  
 Qui méprisait les dieux, avide au plus haut point de cruauté,  
 De meurtre et de violence ; née dans le sang, de toute évidence.

*Lycaon*

Lorsque le divin fils de Saturne<sup>4</sup> du haut du ciel voit tout cela,  
 Il gémit et, se rappelant l'ignoble festin – fait trop récent  
 Pour avoir été divulgué – de la table de Lycaon,  
 Il éprouve une colère immense, digne de Jupiter, et convoque  
 L'assemblée des dieux ; il les a devant lui sans retard.  
 Il est, dans les airs, une voie, visible dans un ciel sans nuages ;  
 On l'appelle la Voie lactée, repérable à sa blancheur.  
 C'est par là que les dieux se rendent chez Jupiter Tonnant,  
 Dans la royale demeure. A droite et à gauche, des antichambres  
 Aux portes ouvertes où se presse la noblesse divine ;  
 Le peuple habite ailleurs ; en face, les puissants  
 Habitants du ciel ont partout déposé leurs Pénates.  
 C'est un lieu que – si l'on me passe l'expression –  
 Je n'hésiterai pas à nommer le Palatin du ciel<sup>5</sup>.  
 Donc, lorsque les dieux eurent pris place au fond de la salle de marbre,  
 Jupiter, d'un lieu surélevé, sur son sceptre d'ivoire appuyé,  
 Secoua la tête à trois ou quatre reprises et sa chevelure  
 Terrible ébranla la terre, la mer et les étoiles.  
 Alors, il exprima son indignation en ces termes :  
 “Je n'ai pas été plus inquiet pour le royaume du monde  
 A l'époque fameuse où les êtres à la queue de serpent<sup>6</sup>  
 S'apprétaient à jeter leurs cent bras pour emprisonner le ciel.

Car bien que l'ennemi fût cruel, cette guerre-là  
N'était imputable qu'à un groupe social, n'avait qu'une origine.  
Je dois aujourd'hui, dans tout l'univers où Nérée retentit,  
Anéantir le genre humain. Par les fleuves d'en bas qui coulent  
Sous terre dans le bois du Styx, je jure avoir déjà  
Tout tenté ; mais il faut tailler dans le vif d'une plaie gangrenée  
Si l'on veut éviter à la partie saine d'être contaminée.  
Je règne sur les demi-dieux, les divinités des champs,  
Nymphes, Faunes, Satyres et Sylvains habitants des montagnes :  
Puisque nous ne les trouvons pas encore dignes des honneurs du ciel,  
Rendons-leur au moins habitable la terre que nous leur avons donnée.  
Mais les croyez-vous vraiment, ô dieux, en sécurité  
Quand Lycaon, connu pour sa barbarie, m'a provoqué,  
Moi qui possède la foudre, qui la gouverne ainsi que vous ?”  
Tous murmurent et réclament avec insistance un châtement  
Pour une telle audace. De même, lorsqu'une main impie s'acharna  
A éteindre le nom de Rome dans le sang de César<sup>7</sup>,  
Une immense terreur frappa le genre humain devant ce désastre  
Imprévu et le monde entier en frémit d'horreur.  
Et l'attachement des tiens n'a pas moins de prix pour toi, Auguste,  
Que pour Jupiter celui des siens. Lorsque ce dernier eut fait taire,  
Du geste et de la voix, leurs murmures, tous observèrent le silence.  
Sitôt que sa souveraine majesté eut mis un terme aux cris,  
Jupiter rompit à nouveau le silence par ces paroles :  
“Oui, il a été châtié, soyez sans crainte là-dessus.  
Mais je vais vous apprendre quel fut son crime, quelle sa punition.  
La réputation d'infamie de ce temps était parvenue jusqu'à mes  
oreilles ;  
Souhaitant me tromper, je descendis des hauteurs de l'Olympe  
Et, sous une apparence humaine, je fis le tour de la terre.  
Il serait trop long d'énumérer tous les délits que, partout,  
Je découvris : cette réputation était en dessous de la vérité.  
J'avais traversé le Ménale, effrayant repaire de bêtes sauvages,  
Ainsi que le Cyllène et les fraîches pinèdes du Lycée ;

De là, j'entre dans le royaume d'Arcadie, sous le toit inhospitalier  
 De son tyran, à l'heure où le crépuscule verse dans la nuit.  
 Je manifeste ma divinité, le peuple vient et commence  
 A prier. Lycaon se moque d'abord de ces vœux pieux,  
 Puis s'écrie : « Je vais vous montrer, de façon claire et décisive,  
 S'il s'agit bien d'un dieu ou d'un mortel. La vérité va éclater. »  
 La nuit venue, alors que je suis accablé de sommeil, il tente  
 De me tuer : c'est là l'épreuve de vérité qu'il choisit.  
 Mais cela ne lui suffit pas ; de son épée, il tranche la gorge  
 De l'un des otages envoyés par le peuple des Molosses<sup>8</sup>,  
 Puis trempe dans l'eau bouillante une partie de ses membres  
 Palpitants, fait griller l'autre sur le feu.  
 A peine a-t-il posé le tout sur la table que de ma foudre vengeresse  
 J'abats le toit sur son propriétaire et ses dignes Pénates.  
 Terrifié il s'enfuit et, gagnant la campagne silencieuse,  
 Se met à hurler, essayant vainement de parler ; la rage  
 Lui serre les mâchoires et sa soif irrépressible de carnage s'exerce  
 Contre les troupeaux ; il se repaît encore aujourd'hui de leur sang.  
 Ses poils deviennent un pelage, ses bras des pattes ;  
 Transformé en loup, il garde quelques traces de sa première  
 Apparence : même poil gris, même air farouche,  
 Mêmes yeux luisants, même image de férocité.  
 Seule sa maison est tombée, mais plus d'une méritait  
 De périr ; sur toute l'étendue de la terre règne la farouche Erinys :  
 On croirait une conjuration du crime. Que tous subissent sans retard  
 La peine qu'ils ont méritée – telle est ma décision.”  
 Les uns approuvent à voix haute le discours de Jupiter  
 et aiguillonnent  
 Sa colère, les autres lui témoignent leur entière adhésion.  
 Tous déplorent pourtant la perte de l'espèce humaine  
 Et se demandent comment sera plus tard la terre, privée  
 De ses mortels, qui donc apportera l'encens sur les autels ;  
 Jupiter s'apprête-t-il à livrer la terre, pour la détruire, aux bêtes fauves ?  
 A ces questions, le roi des dieux répond qu'il pourvoira à tout,

Calme leurs inquiétudes et leur promet la naissance merveilleuse  
D'une race d'hommes différente de la première.

*Le déluge*

Sur le point de lancer sa foudre sur la terre entière,  
Il redoute, cependant, que tant de feux n'embrasent l'auguste séjour  
Et que l'immense voûte du ciel ne s'enflamme.  
Le destin a fixé, il s'en souvient aussi, un temps à venir  
Où la mer, la terre et le royaume céleste seront la proie  
Des flammes et où, investie, la masse du monde sera en danger.  
Il dépose les armes forgées par les mains des Cyclopes,  
Choisit un autre châtiment : anéantir l'espèce humaine  
Sous les eaux en déclenchant des pluies de tous les coins du ciel.  
Il enferme aussitôt dans les cavernes éoliennes l'Aquilon  
Ainsi que tous les vents qui chassent les amoncellements de nuages,  
Puis il envoie le Notus. Notus s'envole d'un coup d'aile humide,  
Visage terrifiant voilé d'un brouillard dense,  
Barbe chargée d'orages ; l'eau coule le long de ses cheveux blancs,  
Des brumes s'accrochent à son front, ses plumes et sa gorge ruissellent.  
En étendant la main, il pèse sur les nuages en suspens  
Et un craquement se produit : des averses nourries se déversent du ciel.  
La messagère de Junon, Iris à la robe multicolore,  
Retient les eaux et en alimente les nuages.  
Les récoltes sont dévastées, les paysans pleurent leurs espoirs  
Anéantis et la perte du labeur de toute une année.  
Or, la colère de Jupiter ne se limite pas à son royaume céleste,  
Et son frère le Grand Bleu<sup>9</sup> lui offre l'appui de ses flots.  
Il convoque les fleuves et lorsqu'ils ont pénétré sous le toit  
De leur souverain, il leur dit : "Nul besoin, aujourd'hui,  
De vous exhorter longuement. Déployez vos forces,  
Il le faut ; ouvrez vos demeures, rompez vos digues  
Et donnez libre cours à tous les courants."  
L'ordre donné, ils rentrent chez eux, ouvrent toutes les vannes

Et roulent vers les mers en une course effrénée.  
Le dieu a frappé la terre de son trident ; celle-ci a tremblé  
Et la secousse a ouvert aux eaux d'autres routes.  
Les rivières en crue inondent les plaines découvertes  
Et emportent avec les récoltes des arbres, des troupeaux,  
Des hommes, des sanctuaires et leurs objets de culte.  
Si une habitation est restée debout et a pu résister à un tel désastre  
Sans être renversée, la montée des eaux atteint son sommet  
Et submerge ses pigeonniers qui disparaissent sous la masse.  
Il n'y a plus de différence entre mer et terre :  
Tout n'est que mer et la mer elle-même n'a plus de côtes.  
L'un se réfugie sur une colline, un autre, assis dans une barque  
A la coque arrondie, rame à l'endroit où jadis il labourait.  
On navigue au-dessus de ses champs ou sur le toit de sa ferme  
Engloutie, on attrape un poisson à la cime d'un orme ;  
On jette l'ancre, avec un peu de chance, dans un pré verdoyant,  
Ou bien les carènes creuses écrasent les vignes au-dessous d'elles  
Et là où tantôt des chèvres grâciles brouaient de l'herbe  
Des phoques maintenant étalent leurs corps difformes.  
Avec surprise, les Néréides sous l'eau voient des parcs, des villes,  
Des maisons et les dauphins habitent les forêts, se heurtent  
Aux hautes branches et vont frapper contre des chênes qui remuent.  
Un loup nage au milieu de brebis, l'eau roule des lions fauves,  
L'eau roule des tigres ; sa puissance foudroyante ne sert de rien  
Au sanglier, non plus qu'au cerf emporté l'agilité de ses pattes ;  
Après avoir longtemps cherché un coin de terre où se poser,  
Un oiseau déboussolé aux ailes fatiguées se laisse tomber dans la mer.  
Un énorme raz de marée recouvre la moindre hauteur  
Et des vagues sans précédent frappent la cime des montagnes.  
La majeure partie des êtres est entraînée par le courant ; faute de  
vivres,  
Ceux que les eaux ont épargnés finissent par mourir de faim.

*Deucalion et Pyrrha*

La Phocide sépare les Aoniens<sup>10</sup> des plaines de l'Æta –  
Terre fertile tant qu'elle était une terre mais, en ces circonstances,  
Partie intégrante de la mer, vaste étendue d'eaux impromptues.  
C'est là qu'un mont escarpé, appelé le Parnasse et dont le faite  
Domine les nuages, dresse vers les étoiles ses deux sommets.  
Lorsque Deucalion, les flots ayant tout recouvert,  
Y aborda sur un petit radeau avec son épouse,  
Ils prièrent les nymphes du Corycion, les divinités de la montagne  
Et Thémis la Prophétique, qui rendait alors des oracles.  
Personne n'était meilleur, n'aimait plus la justice que cet homme-là,  
Personne ne craignait plus les dieux que sa femme.  
Quand Jupiter voit le monde submergé par des eaux stagnantes,  
Que de tant de milliers d'hommes il ne reste qu'un seul,  
Que de tant de milliers de femmes il ne reste qu'une seule,  
Que tous deux ignorent le mal, que tous deux honorent les dieux,  
Il disperse les nuages, chasse les brouillards avec l'aide de l'Aquilon  
Et présente la terre au ciel, le séjour céleste à la terre.  
Dès lors la mer n'est plus en furie et le maître des océans,  
Après avoir déposé son trident, apaise les eaux, appelle Triton  
Le Bleu qui se tient au-dessus de l'immensité, couvert de coquillages  
Flottant sur ses épaules, et lui donne l'ordre de souffler  
Dans sa conque sonore pour faire revenir par ce signal  
Flots et fleuves. Triton prend sa corne creuse  
Et arrondie qui se termine par un pavillon évasé,  
Cette corne qui, sitôt emplie d'air au milieu des eaux,  
Résonne jusqu'aux bords situés au levant comme au couchant.  
Alors, à peine a-t-elle été embouchée par le dieu à la barbe  
Ruisselante dont le souffle transmet l'ordre de la retraite  
Qu'elle est entendue par toutes les eaux, sur la terre et la mer,  
Et voilà qu'elle retient toutes ces eaux qui l'entendent.  
La mer a de nouveau des côtes, les rivières rentrent dans leur lit,  
Le niveau des eaux baisse et l'on voit poindre des collines ;

Le sol apparaît, sa surface s'accroît quand décroissent les eaux  
Et, après de longs jours, les forêts montrent leurs cimes  
Dépouillées, avec encore un peu de limon dans le feuillage.  
Le monde a repris forme. Quand Deucalion voit ce désert,  
Ces terres désolées d'où s'élève un profond silence,  
Les yeux emplis de larmes, il s'adresse à Pyrrha en ces termes :  
"O ma sœur, mon épouse, la seule femme qui ait survécu,  
Toi, ma cousine germaine, qui as été unie à moi par les liens  
De la race et du sang puis du mariage, nous voici unis, maintenant,  
Dans le danger ; nous sommes à nous deux la population de la terre,  
Du couchant au levant ; la mer a pris possession du reste.  
Aujourd'hui encore, nous n'avons aucune certitude de pouvoir  
Survivre : les nuages épouvantent toujours notre esprit.  
Qu'éprouverais-tu, à présent, si tu avais été arrachée à la mort  
Sans moi, pauvre femme ? Comment pourrais-tu, seule,  
Affronter cette peur ? Qui te consolerait dans ta douleur ?  
Car moi, tu peux le croire, si la mer t'avait prise,  
Je te suivrais, mon épouse, et la mer me prendrait aussi.  
Ah ! puissé-je, avec l'art de mon père, repeupler cette terre  
Et insuffler une âme à la glaise modelée par mes mains !  
Nous sommes à nous deux tout ce qui reste des mortels,  
C'est la volonté divine, et nous représentons toute l'humanité."  
Sur ces mots, ils versent des larmes. Ils décident d'implorer  
Les puissances célestes et d'appeler à l'aide les oracles.  
Sans retard, ils s'acheminent vers les bords du Céphise  
Qui n'était pas tout à fait limpide mais suivait déjà son lit naturel.  
Là, après avoir répandu sur leurs vêtements et leur tête  
Les eaux purificatrices, ils dirigent leurs pas vers le sanctuaire  
De l'auguste déesse, dont le toit se ternit de mousse  
Indigne et dont les autels se dressent, dépourvus de foyers.  
Sitôt qu'ils ont atteint le haut des escaliers, ils tombent  
A genoux, face contre terre et, pleins d'effroi, baisent  
La pierre glacée en disant : "Si les prières des justes ont le pouvoir  
D'attendrir les dieux, de fléchir la colère divine,



Dis-nous, Thémis, comment faire revivre notre espèce  
Et veuille porter secours, toi l'indulgente, au monde submergé."  
Emue, la déesse rend cet oracle : "Sortez du temple,  
Voilez-vous la tête, dénouez vos ceintures  
Et jetez derrière votre dos les os de votre grande mère."  
Ils restent longtemps frappés de stupeur. Pyrrha est la première  
A rompre le silence en refusant d'obéir aux ordres de la déesse,  
La priant, d'une voix tremblante, de lui pardonner sa crainte  
D'offenser l'ombre de sa mère en jetant ses os.  
En même temps, ils réfléchissent aux paroles obscures de l'oracle,  
A leur sens caché, les tournent et retournent dans leur tête.  
Alors le fils de Prométhée rassure la fille d'Epiméthée  
En lui disant avec calme : "Ou je me trompe fort,  
Ou cet oracle est juste et ne nous conseille nul sacrilège.  
Notre grande mère est la terre ; les os qu'il dit être dans le corps  
de la terre  
Sont les pierres, je crois, et nous devons les jeter derrière notre dos."  
Bien que la fille du Titan soit ébranlée par l'interprétation de son  
époux,  
Elle hésite à espérer, tant ils se défient l'un et l'autre  
Des injonctions célestes ; mais que leur en coûte-t-il d'essayer ?  
Ils s'éloignent, se voilent la tête, dénouent leurs tuniques  
Et suivent l'ordre en lançant les pierres derrière leurs pas.  
Ces cailloux (qui le croirait si la tradition ne l'attestait ?)  
Commencent de perdre leur dureté et leur froideur,  
Peu à peu s'amollissent et en s'amollissant prennent forme.  
Une fois développés et devenus beaucoup plus malléables,  
Ils offrent à la vue une forme humaine non encore définie  
Mais telle une ébauche à peine sortie du marbre,  
Une sorte de sculpture à l'état brut.  
La partie humidifiée par de la sève et qui était d'essence  
Terrestre se transforme en chair ;  
Ce qui était compact et ne pouvait plier donne lieu à des os ;  
Quant aux veines, elles sont sous le même nom conservées

Et en très peu de temps, de par la volonté des dieux, les cailloux  
 Lancés par les mains de l'homme deviennent une espèce  
 Masculine tandis qu'une féminine est créée par le jet de la femme.  
 C'est pourquoi nous sommes une race dure, habituée à l'effort  
 Et nous montrons clairement le lieu d'où nous venons.

*Python*

La terre enfanta spontanément les autres animaux sous des formes  
 Diverses, après que l'eau restante se fut réchauffée  
 Aux rayons du soleil, qu'une forte chaleur eut accru le volume  
 Des marais humides et limoneux puis que des germes fertiles,  
 Nourris par un sol vivifiant, eurent, comme dans le ventre d'une mère,  
 Grandi, se transformant avec le temps.  
 De même, quand le Nil aux sept bras s'est retiré des champs  
 Inondés, lorsque ses eaux ont retrouvé leur ancien lit  
 Et que l'astre du jour brûle ses alluvions nouvelles,  
 Les paysans découvrent, en retournant la terre,  
 Beaucoup d'êtres vivants ; ils en voient certains qui ne sont  
 Qu'à l'état embryonnaire, et d'autres, incomplets,  
 A qui manquent des organes et il y a souvent, dans un même corps,  
 Une partie vivante tandis que l'autre n'est que terreau informe.  
 Et de fait, quand humidité et chaleur s'équilibrent, il y a  
 Fécondation et c'est d'elles deux que tout naît ;  
 Car bien que le feu soit en lutte avec l'eau, un air chaud et humide  
 Crée la vie et l'harmonie des contraires favorise les naissances.  
 Donc, lorsque la terre rendue boueuse par le récent déluge  
 Se fut réchauffée sous l'effet puissant des rayons du soleil,  
 Elle donna le jour à d'innombrables espèces, tantôt reproduisant  
 Des formes existantes, tantôt créant des prodiges nouveaux.  
 Et elle t'engendra aussi, certes sans le vouloir, Python énorme :  
 Serpent encore inconnu des nouvelles générations,  
 Tu étais leur terreur tant tu tenais de place sur les montagnes.  
 Le dieu à l'arc<sup>11</sup> qui, pourtant, ne s'était jamais auparavant

Servi de ses armes sinon contre les daims et les chevreuils en fuite  
L'anéantit en l'accablant de mille traits – y vidant presque son  
carquois –  
Et fit couler le venin de ces funestes blessures.  
Et afin que le temps ne pût effacer cet exploit mémorable  
Il institua des jeux sacrés composés de concours solennels  
Que l'on appela Pythiques, du nom du serpent détruit.  
Tout jeune homme vainqueur au ceste, à la course à pied ou  
De chars recevait en récompense une couronne de chêne.  
Le laurier n'étant point encore en usage, Phœbus entourait son  
beau front  
Orné de longs cheveux avec des feuilles de toutes sortes.

*Apollon et Daphné*

Le premier amour de Phœbus fut Daphné, la fille du Pénée : il le  
reçut  
Non du hasard aveugle mais de l'implacable colère de Cupidon.  
Tout fier de sa récente victoire sur le serpent, le dieu de Délos  
L'avait vu bander son arc en tendant bien les cordes et avait dit :  
“A quoi te sert une arme si puissante, petit plaisantin ?  
C'est à mes épaules qu'il convient de confier de tels objets  
Car je suis capable de blesser à coup sûr une bête féroce, un ennemi,  
Moi qui viens de terrasser d'une multitude de flèches  
Le Python au ventre gonflé de venin qui sévissait sur tant d'hectares.  
Contente-toi donc de déclencher, d'attiser je ne sais quelles  
Amourettes, et ne viens pas usurper ma gloire.”  
Le fils de Vénus lui fit cette réponse : “Ton arc transperce tout,  
Phœbus ?  
Le mien est pour toi ; tous les êtres vivants ont beau plier  
Devant ta divinité, ta gloire ne vaut pas la mienne.”  
Là-dessus, fendant les airs à tire-d'aile, il se posa  
Sans hésiter sur les hauteurs ombreuses du Parnasse  
Et tira, de son carquois plein de flèches, deux traits aux effets

Opposés : l'un pour chasser l'amour, l'autre pour le faire naître.  
 Celui qui le fait naître est doré, sa pointe acérée brille,  
 Celui qui le chasse est émoussé et la tige de flèche est plombée.  
 C'est ce dernier que le dieu plante sur la nymphe du Pénée<sup>12</sup> ;  
 De l'autre, il blesse Apollon en transperçant ses os jusqu'à la moelle.  
 Celui-ci tombe amoureux sur-le-champ ; celle-là fuit le nom même  
 D'amant ; se satisfaisant de l'abri des forêts et de peaux de bêtes  
 Qu'elle a chassées, elle imite la vierge Phœbé ;  
 Un ruban retient ses cheveux qui tombent en désordre.  
 Beaucoup d'hommes la désirent ; elle, se dérobant aux prétendants,  
 Rebelle au mâle qu'elle ne connaît pas, elle parcourt les bois  
 Impénétrables sans se soucier d'Hymen, d'Amour, de mariage.  
 Son père lui a souvent dit : "Ma fille, tu me dois un gendre."  
 Son père lui a souvent dit : "Mon enfant, tu me dois des petits-enfants."  
 Elle, réfractaire au lien conjugal comme à un crime,  
 Son beau visage couvert d'une rougeur pudique, affectueusement  
 Entoure de ses bras le cou de son père en disant :  
 "Laisse-moi jouir pour toujours, père chéri,  
 De ma virginité ; ainsi fit autrefois le père de Diane."  
 Il te cède ; mais ton charme s'oppose à ce que tu souhaites,  
 Ta beauté va à l'encontre de tes vœux.  
 A la vue de Daphné, Phoebus est amoureux et veut s'unir à elle ;  
 Leurré par sa propre parole prophétique, il croit avoir ce qu'il désire.  
 Et tout comme brûle le chaume tendre une fois les épis coupés,  
 Comme une haie s'embrase lorsqu'un passant en a trop approché  
 Sa torche ou l'y a laissée au lever du jour,  
 Ainsi s'enflamme le dieu dont le cœur tout entier se consume  
 Et nourrit d'espoir cet amour sans issue.  
 Il contemple les cheveux qui tombent librement sur ses épaules  
 Et s'écrie : "Que serait-ce si elle se coiffait !" , il voit ses yeux brillants  
 Comme des étoiles, il voit sa petite bouche, et la voir ne lui  
 Suffit pas ; il admire ses doigts, ses mains, ses avant-bras  
 Et ses bras plus qu'à demi nus ; ce qui reste caché,  
 Il l'imagine plus beau encore. Elle fuit, plus rapide

Que brise légère, sans s'arrêter aux paroles qui la retiennent :  
"Je t'en prie, reste, nymphe du Pénée ; je ne te poursuis pas  
Méchamment ; reste, nymphe ! L'agnelle fuit le loup, la biche  
Le lion, et d'une aile tremblante les colombes fuient l'aigle :  
A chacun ses ennemis ; mais moi, je te poursuis parce que je t'aime.  
Pauvre de moi ! Ne tombe pas ! Pourvu que tes jambes, injustement  
blessées,

Ne soient pas marquées par les ronces, que tu ne souffres pas par moi !  
Les lieux que tu parcours sont dangereux ; cours moins vite,  
Par pitié, cesse de fuir ; je te suivrai plus lentement moi aussi.  
Sache pourtant qui tu as séduit : je ne suis ni montagnard  
Ni berger – être fruste qui garde les vaches et les moutons.  
Tu ne sais pas, inconsciente, tu ne sais pas qui tu fuis et c'est  
Pourquoi tu fuis. J'ai sous ma souveraineté la région de Delphes,  
Claros, Ténédos et le royaume de Patare ; Jupiter  
Est mon père ; par moi est mis au jour ce qui sera, ce qui fut  
Et ce qui est ; par moi, la poésie s'accorde à la musique.  
Ma flèche est sûre sans doute aucun, mais il en est  
Une plus sûre encore, qui a blessé mon cœur sans défense.  
J'ai inventé la médecine et l'on parle de mes bienfaits par le monde  
Et le pouvoir des plantes est soumis à ma loi.  
Hélas pour moi ! Aucune plante ne peut guérir cet amour  
Et l'art si efficace pour tous est inefficace pour son maître."  
Il allait parler davantage mais la fille du Pénée poursuivit  
Sa course folle, le laissant là, sur son discours inachevé,  
Et toujours aussi belle à voir : le vent découvrait son corps,  
Son souffle se pressait contre elle et faisait voler sa tunique,  
Une brise légère soulevait ses cheveux et les ramenait en arrière ;  
La fuite augmentait encore sa beauté. Le jeune dieu, alors, renonça  
A parler d'amour vainement et, inspiré par l'Amour même,  
Il se lança à sa poursuite d'un pas plus vif encore.  
Lorsqu'un chien gaulois aperçoit un lièvre dans une plaine à découvert,  
Tous deux courent : l'un pour saisir sa proie, l'autre pour se sauver ;  
Le premier, semblant sur le point de l'atteindre, croit déjà

Le tenir et, le museau tendu, le talonne ;  
 Le second, ne sachant pas s'il sera pris, évite les morsures  
 En se déroband à la gueule qui le serre de près ;  
 Le dieu et la vierge sont aussi prompts, l'un dans l'espoir,  
 L'autre dans l'angoisse. Mais le poursuivant, aidé des ailes de l'Amour,  
 Est plus rapide, infatigable ; son souffle effleure,  
 A deux pas de la fugitive, la chevelure qui flotte sur ses épaules.  
 Elle, à bout de forces, très pâle, épuisée par cette fuite  
 Eperdue, tourne les yeux vers les eaux du Pénée en s'écriant :  
 "Viens, père, à mon secours si vous, les fleuves, avez ce pouvoir ;  
 Ce corps qui séduit trop, maudis-le en le transformant."  
 Sa prière à peine achevée, une lourde torpeur envahit ses membres,  
 Une mince écorce entoure sa poitrine tendre,  
 Ses cheveux s'allongent et deviennent feuillage, ses bras des rameaux ;  
 Son pied, si véloce tantôt, se fixe au sol par d'inertes racines,  
 Sa tête forme une cime ; d'elle, il ne reste que l'éclat.  
 Phœbus l'aime toujours et, posant sa main sur le tronc,  
 Sent encore battre le cœur sous l'écorce récente ;  
 Ses bras enlacent les branches – les membres de Daphné –  
 Et il baise le bois ; mais le bois se refuse à ses baisers.  
 Le dieu lui dit : "Eh bien, puisque tu ne peux être mon épouse,  
 Tu seras mon arbre ; ma chevelure, ma cithare,  
 Mon carquois, ô laurier, te posséderont à jamais ;  
 Tu seras là, auprès des chefs latins, lorsque des voix joyeuses  
 Chanteront leur triomphe et que le Capitole verra venir de longs  
 cortèges.  
 Tu te tiendras, gardien fidèle, sur le seuil du palais d'Auguste  
 Et tu veilleras sur la couronne de chêne fixée en son milieu<sup>13</sup> ;  
 De même que ma tête, avec son abondante chevelure, reste jeune,  
 Tu porteras toujours un feuillage splendide et persistant."  
 Sur ces mots de Péan, le laurier fit un signe d'assentiment  
 De ses branches nouvelles et l'on vit remuer son faîte – ou sa tête.

*Jupiter et Io*

Il est en Hémonie<sup>14</sup> une vallée que ferme de toutes parts une forêt  
Profonde ; elle a nom le Tempé. Le Pénée la traverse  
Qui prend sa source au pied du Pinde et ses eaux écumantes tracent  
Des méandres, et son cours imposant amoncelle vapeurs légères,  
nuages

En mouvement, faisant pleuvoir à verse sur la cime des arbres,  
Et son bruit obsédant s'étend bien au-delà des terres avoisinantes.

C'est ici la demeure, le séjour, le sanctuaire du grand fleuve ;

En ces lieux, siégeant dans une grotte taillée dans le roc,

Il gouverne les eaux et les nymphes, habitantes des eaux.

C'est là qu'accourent d'abord les fleuves d'alentour,

Ne sachant s'ils doivent congratuler ou consoler ce père :

Sperchios aux nombreux peupliers, Enipée l'inlassable,

Eridan le vieillard et Amphryse le calme et Eas et bientôt

Les autres cours d'eau dont l'élan impétueux

Conduit jusqu'à la mer des flots lassés de tant d'errances.

Un seul manque : Inachus, qui, caché au fond d'une caverne,

Grossit l'eau de ses larmes et, désespéré, pleure Io,

Sa fille, comme s'il l'eût perdue ; ne sait si elle jouit de la vie

Ou si elle est chez les Mânes, mais ne la trouvant nulle part

Croit qu'elle n'est nulle part et son cœur redoute le pire.

Alors qu'elle revenait du fleuve paternel, Jupiter l'avait vue

Et avait dit : "O vierge digne de Jupiter, qui feras le bonheur

De l'inconnu qui t'épousera, viens donc à l'ombre

De ces grands bois – et lui avait montré l'ombre des bois –

Tant que le soleil brûle et qu'il est au zénith.

Si tu as peur d'entrer seule dans la retraite des bêtes sauvages,

Tu pénétreras en sécurité dans la solitude des bois grâce à ma

protection

Divine, et elle n'est pas ordinaire car je tiens dans ma main puissante

Le sceptre céleste, et je lance la foudre à mon gré.

Ne me fuis pas." Elle fuyait en effet ; déjà, elle avait laissé derrière elle

Les pâturages de Lerne et les terres boisées du Lyrécée  
Quand le dieu, enveloppant la terre d'un brouillard dense,  
La dissimula, arrêta sa fuite et la déshonora.  
Là-dessus, Junon baissa les yeux sur le milieu des champs  
Et, surprise que d'éphémères nuages aient donné à l'éclat du jour  
Cette apparence de nuit, comprit qu'ils n'étaient provoqués  
Ni par le fleuve ni par l'humidité du sol.  
Dès lors, elle chercha des yeux son époux car elle connaissait  
Ses frasques conjugales pour l'avoir tant de fois surpris.  
Ne l'ayant pas trouvé dans le ciel, elle dit : "Ou je m'abuse,  
Ou je suis outragée." Et, se laissant glisser des hauteurs de l'éther,  
Elle se posa sur terre et donna ordre aux nuages de se retirer.  
Le dieu avait prévu la venue de son épouse et changé  
La fille d'Inachus en superbe génisse.  
Même en bovidé elle est belle ; la fille de Saturne reconnaît,  
Bien qu'à contrecœur, la beauté de la vache et, feignant l'ignorance,  
Demande à qui elle est, d'où elle vient, de quel troupeau.  
Elle est née de la terre, ment Jupiter pour couper court  
Aux investigations. La fille de Saturne la réclame en cadeau.  
Que faire ? Lui accorder l'objet de son désir est terrible,  
Ne pas le donner est suspect. Son honneur le persuade,  
Son amour le dissuade. L'honneur pourrait être vaincu par l'amour  
Mais refuser à sa compagne – par le sang et le mariage –  
Une vache, cadeau infime, donnerait à penser que ce n'en est pas une.  
Sa rivale obtenue, la déesse ne quitta pas ses craintes sur-le-champ,  
Se méfia de Jupiter, soupçonna l'adultère  
Jusqu'à ce qu'elle eût confié sa prisonnière à Argus, le fils d'Arestor.  
Argus avait une tête entourée de cent yeux ;  
Aussi se reposaient-ils deux par deux et à tour de rôle,  
Tous les autres montant la garde et restant en faction.  
De quelque façon qu'il fût placé, il avait vue sur Io,  
Il avait Io devant les yeux même s'il lui tournait le dos.  
Le jour, il la laisse paître ; quand le soleil s'est enfoncé sous la terre,  
Il l'enferme et enchaîne son cou déshonoré.



Elle broute les feuilles d'arbres et l'herbe amère,  
N'a pour couche, la malheureuse, que le sol – pas toujours couvert  
De gazon –, et s'abreuve aux ruisseaux bourbeux.  
Elle voudrait tendre les bras, suppliante, vers Argus  
Mais elle n'a pas de bras à tendre vers Argus ;  
Alors elle se fait plaintive et il sort de sa bouche un mugissement  
Qui l'effraie et le son de sa propre voix la terrorise.  
Elle s'approche des rives où elle avait coutume de jouer,  
Les rives d'Inachus, et quand elle aperçoit dans l'eau ses jeunes  
Cornes, elle s'effraie et, hors d'elle, recule pour se fuir.  
Les Naïades l'ignorent et Inachus lui-même ignore  
Qui elle est ; mais elle suit son père, elle suit ses sœurs  
Et se laisse toucher et s'offre à leur admiration.  
Le vieil Inachus lui tend de l'herbe qu'il a cueillie ;  
Elle lèche les mains, baise les paumes paternelles  
Sans retenir ses larmes ; si les mots pouvaient suivre,  
Elle demanderait de l'aide, dirait son nom et son malheur.  
Faute de mots, le message que son pied a tracé dans la poussière  
Apporte la triste preuve de sa métamorphose.  
“Malheur de moi !” crie son père Inachus et, s'accrochant  
Aux cornes de la génisse qui l'implore, et à son cou de neige,  
Il répète : “Malheur de moi ! Est-ce bien toi, ma fille,  
Que j'ai cherchée par toute la terre ? Tu me faisais moins souffrir  
Introuvable que retrouvée. Tu te tais et ne peux répondre  
A mes paroles ; tu soupîres seulement du fond du cœur  
Et tout ce que tu peux faire est de mugir contre mes mots.  
Or, dans mon ignorance, je préparais pour toi le lit et les torches  
Nuptiales, j'espérais tout d'abord un gendre, puis des petits-enfants.  
Un mari, un enfant, c'est maintenant d'un troupeau qu'ils te  
viendront.  
Et la mort ne peut mettre un terme à de telles douleurs :  
Etre dieu est funeste, et la porte close de la mort  
Nous condamne à souffrir pour l'éternité.”  
A ces paroles d'affliction, Argus aux cent yeux le repousse,

Arrache l'enfant à son père et l'entraîne vers d'autres pâturages.  
 Il s'éloigne pour se poster tout en haut d'une montagne  
 D'où, en restant assis, il peut voir de tous les côtés.  
 Le souverain des dieux ne peut plus supporter que tant de malheurs  
 Accablent la sœur de Phoronée ; il appelle son fils<sup>15</sup>, celui qu'a enfanté  
 L'une des Pléiades scintillantes, et lui enjoint d'aller tuer Argus.  
 En peu de temps, celui-ci a des ailes aux pieds, sa main puissante  
 A saisi le caducée qui endort et posé sa coiffe sur ses cheveux ;  
 Ainsi paré, le fils de Jupiter descend de la demeure  
 Paternelle sur terre. Là, il enlève sa coiffe  
 Et détache ses talonnières, ne gardant que le caducée.  
 Il s'en sert, comme un berger, pour conduire à travers champs des  
 chèvres  
 Qu'il a apportées en venant et joue d'un flûteau qu'il s'est fabriqué.  
 Séduit par son art et cette voix nouvelle, Argus, le gardien  
 De Junon, s'écrie : "Qui que tu sois, tu peux t'asseoir avec moi  
 Sur ce rocher ; aucun endroit n'offre une herbe plus grasse  
 Aux troupeaux, et vois comme cette ombre est propice aux bergers."  
 Le descendant d'Atlas s'assied et, parlant longuement, retient  
 Par ses discours la fuite du jour puis, jouant des roseaux assemblés,  
 Tente de vaincre l'être aux yeux vigilants.  
 Argus lutte pourtant afin de résister à la tentation du sommeil  
 Et, bien qu'une partie de ses yeux succombe à l'assoupissement,  
 L'autre reste aux aguets. Il veut savoir comment fut découverte  
 La flûte de Pan – qui venait tout juste d'être inventée.

*Récit de Mercure : Pan et Syrinx*

Le dieu raconte alors : "Dans les monts glacés d'Arcadie,  
 Il était une Nàïade plus célèbre que les Hamadryades  
 De Nonacris : les nymphes l'appelaient Syrinx.  
 Maintes fois elle s'était joué des satyres qui la poursuivaient  
 Ainsi que des autres dieux qui peuplent forêts ombreuses  
 Et campagnes fertiles. Elle vouait, en restant vierge, un culte

A la déesse d'Ortygie ; sa tunique retroussée à la façon de Diane  
Aurait pu la faire passer pour la fille de Latone si elle n'avait eu  
Un arc d'ivoire – celui de la déesse étant d'or.  
On la prenait pourtant pour elle. Alors qu'elle rentrait du mont  
Lycée,  
Pan l'aperçoit et, la tête couronnée d'aiguilles de pin,  
Lui dit ces mots...” Restait à rapporter ses paroles  
Et dire que la nymphe, dédaignant ses prières, avait fui dans les bois  
Jusqu'à ce qu'elle parvînt près du Ladon, fleuve paisible  
Et sablonneux ; que, là, les eaux ayant entravé sa course,  
Elle avait supplié ses sœurs transparentes de la métamorphoser ;  
Que Pan, croyant déjà tenir entre ses bras Syrinx,  
Avait pris les roseaux des marais pour le corps de la nymphe ;  
Tandis qu'il soupirait, le mouvement de l'air dans les roseaux  
Avait produit un son ténu, semblable à une plainte ;  
Surpris par cet art singulier et cette voix si douce,  
Le dieu avait déclaré : “Voilà comment je m'entretiendrai  
Avec toi !” Et, ayant rapproché puis collé à la cire  
Des roseaux inégaux, il avait su garder le nom de la jeune fille.  
Mercure allait raconter tout cela quand il vit  
Que tous les yeux avaient succombé et s'étaient voilés de sommeil.  
Il cesse immédiatement de parler et plonge Argus dans une profonde  
Torpeur en effleurant ses yeux languides de sa baguette magique.  
Sans plus attendre, il frappe, à la base du cou, de sa harpé<sup>16</sup>  
La tête dodelinante qui roule, ensanglantée, du haut du rocher  
Et macule de sang la paroi abrupte.  
Tu gis, Argus ; la lumière qui donnait vie à tant de regards  
S'est éteinte et une même nuit enveloppe tes cent yeux.  
La fille de Saturne les recueille et les dispose sur les plumes  
De son oiseau, et parsème sa queue de cette constellation de joyaux.  
La colère l'a enflammée sur-le-champ et, sans perdre un instant,  
Jetant devant les yeux et dans l'esprit de l'Argienne<sup>17</sup> sa rivale,  
La terrible Erinys, elle plonge au fond de son cœur de mystérieux  
Tourments qui la terrifient et l'emportent à travers le monde.

C'est à toi qu'incombait d'accueillir, Nil, la fin de son malheur immense :

A peine est-elle parvenue jusqu'à toi qu'elle se prosterne, à genoux  
 Au bord de la rive, et, cou tendu, tête renversée, levant vers les étoiles  
 Ce qu'elle peut lever seulement – son museau –,  
 Gémissante, pleurante, avec de sombres mugissements  
 Elle paraît se plaindre à Jupiter et le prier de mettre fin à ses maux.  
 Celui-ci, passant ses bras autour du cou de son épouse,  
 Lui demande de mettre enfin un terme à ce châtiment :  
 “N'aie crainte pour l'avenir, lui dit-il, elle ne te fera  
 Jamais souffrir”, et il ordonne aux marais du Styx d'en prendre acte.  
 La déesse radoucie, Io reprend sa forme première  
 Et redevient ce qu'elle était ; les poils tombent de son corps,  
 Ses cornes disparaissent, ses orbites se rétrécissent,  
 Sa gueule diminue de volume, elle retrouve ses épaules, ses mains,  
 Et chaque sabot qu'elle perd est remplacé par cinq ongles ;  
 Du bovin il ne lui reste rien que son éclatante blancheur  
 Et la nymphe, n'ayant plus besoin que de deux pieds,  
 Se lève. Et elle a peur, si elle parle, de mugir comme une génisse,  
 Et elle retrouve avec crainte sa parole interrompue.

### *Epaphus et Phaéton*

Maintenant, c'est une déesse honorée, partout célébrée par le peuple  
 Vêtu de lin<sup>18</sup> ; maintenant, Epaphus, né, croit-on, de la semence  
 Du grand Jupiter, a dans maintes villes des temples élevés  
 Près de ceux de sa mère. Il a l'âge et le caractère du fils du Soleil,  
 Phaéton ; un jour que celui-ci parlait abondamment  
 Sans vouloir lui céder, tout fier de son père Phœbus, le petit-fils  
 D'Inachus ne le supporta pas et lui dit : “Tu es fou de croire tout  
 Ce que dit ta mère et te gonfler d'orgueil pour un père d'emprunt !”  
 Phaéton rougit, de honte refoula sa colère et rapporta  
 A Clyméné sa mère l'invective d'Epaphus :  
 “Et pour ajouter à ta peine, ma mère, lui dit-il, moi si libre,